



Je suis prêt, dit le comte. — Page 381, col. 1.

pouvez venir chez nous, où vous serez aussi à l'aise que chez vous, sauf la liberté.

— Je vous comprends, dit le comte; puis, se tournant vers sa femme et sa fille, il ajouta : — Mes bien-aimées, le moment critique est arrivé, cet homme vient m'arrêter, et je dois le suivre; je vous en supplie, ne vous désolés pas de ce malheur, il devait arriver, et que ce soit aujourd'hui ou dans une semaine, qu'importe?

— Et où va-t-on vous mener? dit la comtesse en fondant en larmes; ne pouvons-nous pas vous accompagner?

— Vous pourrez venir voir Sa Seigneurie demain, madame, dit l'huissier, et vous pourrez rester avec elle depuis dix heures du matin jusqu'à neuf heures du soir ou jusqu'à dix heures et demie par une faveur particulière et pour laquelle vous aurez seulement à payer un extra d'un demi-souverain... Mais voici mon homme.

On entendit une espèce de grattement à la porte avant que l'huissier n'eût terminé sa phrase, et tandis qu'il allait en personne informer son acolyte que la capture était faite et qu'il pouvait attendre dans le vestibule, le comte essaya de consoler les deux pauvres femmes, qui s'attachaient à lui d'une manière déchirante.

— Voulez-vous me permettre, maintenant, mon cher ami, dit sa femme, d'aller trouver l'envoyé de Castalcicala et...

— Non, répondit le comte avec fermeté : n'ayons-nous pas résolu de tout supporter avec résignation?

— Ah! pardonnez-moi, dit la comtesse, — j'oubliais... je suis tellement accablée!...

— Montrez-vous dignes de votre rang et de votre nom, s'écria le noble gentilhomme, et tout sera bien...

A ce moment l'huissier rentra.

— Je suis prêt, dit le comte.

Il embrassa tendrement sa femme et sa fille, et s'arracha avec peine de leurs bras, abandonnant une maison confortable pour aller habiter une misérable prison pour dettes.

## IX

## UN AMI.

Dix jours après l'arrestation du comte Alteroni, une jeune dame passait à onze heures du matin dans Blackfriars-Road.

Elle était vêtue très-simplement, mais avec ce goût exquis qui dénote une personne bien élevée et qui est lui-même un sentiment aristocratique; elle ne regardait ni à droite ni à gauche : son pas était rapide comme si elle eût été impatiente d'arriver à destination, et bien qu'il y eût quelque chose de timide dans sa manière de marcher au milieu de la foule, la plupart de ceux qui passaient à côté d'elle ne manquaient pas de retourner la tête pour la revoir.

Dans la direction opposée s'avancait un jeune homme, grand, de belle tournure, simplement vêtu et qui avait quelque chose de triste dans toute sa personne.

Peu d'instants après il rencontra la jeune femme et allait passer outre, lorsque ses yeux aperçurent les traits de la charmante enfant.

Il s'arrêta tout surpris en s'écriant :

— Est-ce possible ! oh ! il me semble qu'il y a un siècle que je n'ai eu le bonheur de vous voir, ma chère Isabelle.

— Depuis que nous nous sommes quittés, Richard, bien des événements malheureux se sont passés; mon pauvre père...

— Votre père ! qu'a-t-il pu lui arriver? s'écria Markham frappé de l'air affligé de la belle Italienne.

— Il est à la prison du Banc de la Reine, reprit Isabelle en pleurant.

— A la prison du Banc de la Reine, et vous allez le voir? Oh ! Isabelle, comment tout cela est-il arrivé? dites-le-moi...

En disant ces mots, Richard offrit son bras à la signora, qui accepta avec confiance la protection de celui qu'elle aimait, dans un moment où elle avait tant besoin de consolation.

— Vous savez, continua Isabelle, que mon père avait confié une somme considérable à M. Greenwood.

— Le misérable !... s'écria Markham avec feu.

— Je ne puis vous dire exactement comment il se fait que, pour cette somme, mon père a accepté la garantie de M. Tomlinson, le banquier, car je ne connais rien aux affaires, mais il l'a fait, et de cette manière M. Greenwood a été déchargé vis-à-vis de lui.

— Et Tomlinson a fait faillite, et votre père a tout perdu.

— Hélas ! oui, et il est maintenant en prison pour avoir répondu pour un de ses amis, dit Isabelle.

— Depuis combien de temps le comte est-il arrêté?...

— Il y a dix jours qu'il a été arrêté, ajouta Isabelle; par le conseil de son avocat, il a quitté le lendemain la maison de l'huissier pour se rendre à la prison du Banc de la Reine.

— Et la comtesse?...

— Ma mère est très-malade aujourd'hui, elle ne peut quitter la chambre; et je vais voir mon pauvre père. Nous avons tout à fait quitté Richmond; et ma mère et moi, nous occupons un logement près du pont de Blackfriars.

— Il y a dix jours que cela est arrivé, dit Richard d'un ton de reproche, et vous ne m'aviez pas fait savoir ce qui se passait.

— Ah ! Richard, vous savez bien quelles circonstances m'en ont empêchée, sans cela...

— Sans cela... achevez... chère Isabelle?...

— Sans cela, je crois que vous eussiez donné de meilleurs conseils à mon père; il est trop fier pour s'adresser à ses amis, et il ne peut pas... il ne doit pas rester en prison... sa santé s'altérerait sous le poids de l'humiliation.

— Quand donc viendra le jour de la punition de ce misérable Greenwood?... dit Markham d'un air pensif.

— Il faut nous séparer, Richard, observa Isabelle au moment où ils arrivaient devant le grand